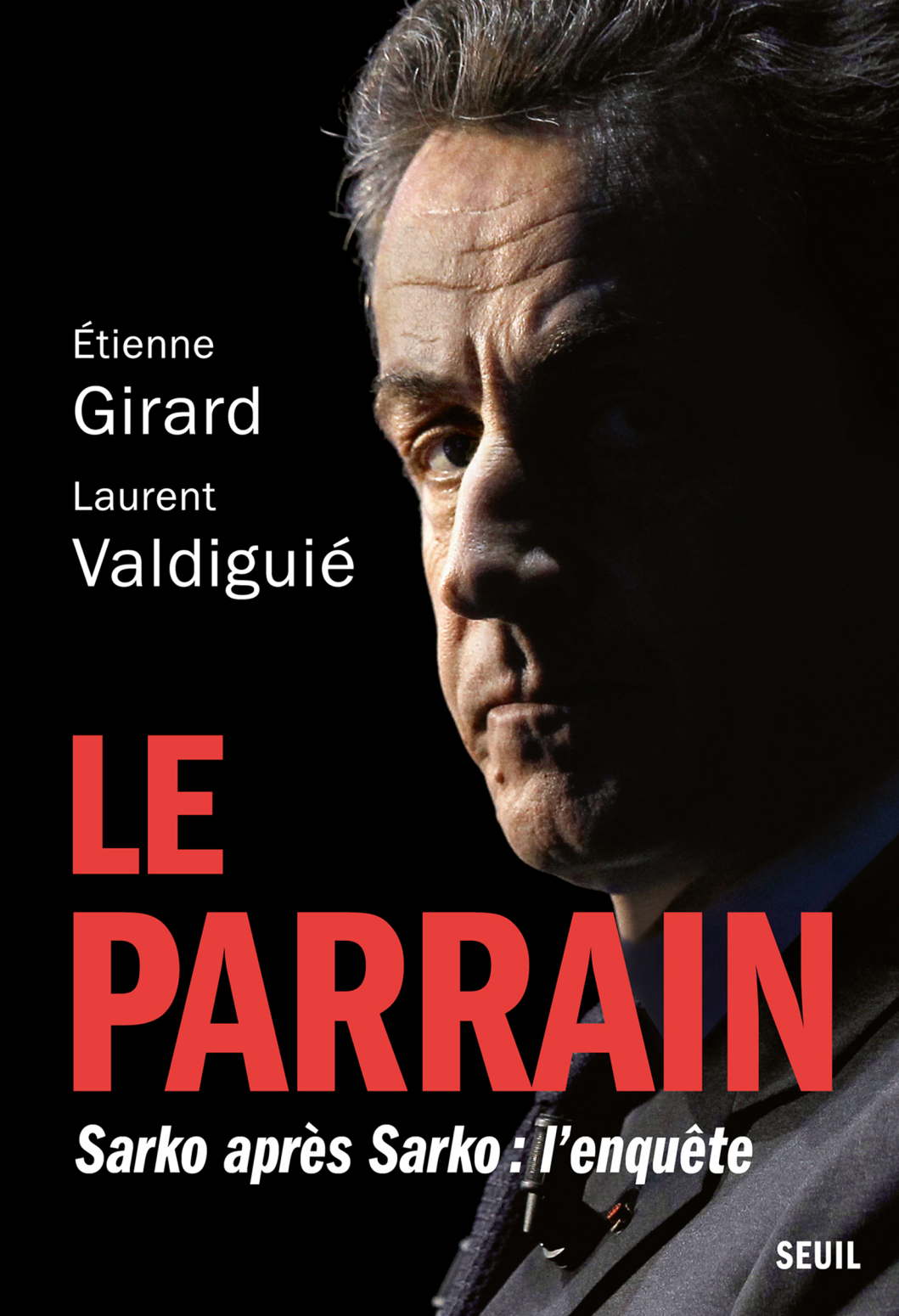


Étienne
Girard
Laurent
Valdiguié

LE PARRAIN

Sarko après Sarko : l'enquête

SEUIL

LE PARRAIN

Sarko après Sarko : l'enquête

ÉTIENNE GIRARD
LAURENT VALDIGUIÉ

LE PARRAIN

Sarko après Sarko : l'enquête

Éditions du Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-152122-1

© Éditions du Seuil, septembre 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« En général, quand on fait un livre sur moi, c'est plutôt mauvais. »

Nicolas Sarkozy

« Le tribunal, en prononçant à son encontre une peine d'emprisonnement de trois ans, dont deux ans assortis d'un sursis simple, a fait une application de la loi pénale indispensable et proportionnée à la nature et à la gravité des faits ayant lourdement porté atteinte à la confiance publique, et adaptée à la personnalité, la situation sociale et professionnelle de leur auteur. Toute autre sanction serait manifestement inadéquate. Il convient de confirmer cette peine. »

Arrêt Bismuth, 17 mai 2023

« Le montant total des dépenses a été réévalué à 42,717 millions d'euros, soit un dépassement du plafond légal de 20,208 millions d'euros. Ainsi, alors même que le plafond des dépenses électorales tel que fixé par la loi était dépassé, Nicolas Sarkozy a poursuivi l'organisation des meetings, dans les mêmes conditions que précédemment, permis la réalisation de prestations nouvelles, engagé les dépenses correspondantes et volontairement omis, en sa qualité de candidat, d'exercer un quelconque contrôle sur les dépenses qu'il avait, par ailleurs, l'obligation, non seulement de déclarer dans le compte de campagne, mais de certifier comme étant exactes. »

Jugement Bygmalion,
30 septembre 2021

Il n'est plus qu'une ombre. Une force obscure en coulisses. Un personnage dont on ne devine l'influence que par ricochet, à la façon de la matière noire présente dans l'univers sans apparaître jamais. Un parrain. Un parrain de la politique comme du business. Un parrain qui tire les ficelles, mais cultive la discrétion. Un parrain avec les juges à ses trousses. D'autres que lui raseraient les murs, se seraient fait oublier, resteraient silencieux. Lui non. Il plaide la relaxe à chaque audience, dénonce des dossiers vides de preuves, montés contre lui, et promet de tout faire annuler à terme devant la Cour européenne des droits de l'homme (CEDH), où l'influence des juges français sera nulle et où le droit, il en est sûr, finira par l'emporter. Une défense de parrain, où chaque magistrat face à lui est une cible, où l'attaque se doit de ne jamais baisser d'intensité, dans les prétoires mais surtout devant l'opinion, inlassablement. Jusque-là aucun juge, ni aucune condamnation ne sont parvenus à entamer sa puissance de feu médiatique. Presse écrite, radio, télé, il peut s'inviter où il veut, quand il veut. Son réseau est intact. Il choie les journalistes, que ses collaborateurs régalent de formules féroces sur les demi-sel de la politique. Il voit les patrons de presse, d'autant plus qu'il est lui-même passé de l'autre côté du miroir, en tant qu'administrateur du groupe Lagardère. Un poste d'influence. Il est plus que jamais lié aux

trois hommes forts de la presse française, tous actionnaires de l'entreprise : Bernard Arnault, Vincent Bolloré et Arnaud Lagardère. Il continue de rayonner.

Mais sa voix se veut discrète. Sa parole, désormais, est le plus souvent portée sous le manteau. Pour ce livre, qui raconte sa « vie d'après », il a d'abord décliné toute rencontre. La demande était de pouvoir évoquer les quatre parties de son actuel emploi du temps : la politique après la politique, ses procès, son business et l'affaire libyenne, la grande ombre qui le menace et qui va donner lieu à un procès hors norme. Il s'est finalement ravisé, sans explication, acceptant un, puis deux rendez-vous. « J'ai décidé de vous faire confiance », lance-t-il, matois.

Officiellement, il a renoncé à toute ambition politique depuis la nuit du 20 novembre 2016. Ce soir-là, battu sèchement à la primaire de la droite, il a tenu devant une poignée de militants en larmes un discours d'adieux définitifs. Devant une petite dizaine de ses fidèles, il a imposé un appel à voter Fillon, qu'il a pourtant toujours pris pour son majordome. Il a ensuite assisté, médusé, à la victoire de l'inconnu Macron. « Je ne comprends plus rien à la politique », a-t-il soufflé à Gérald Darmanin le jour de l'intronisation de son successeur. Pour tout dire, il a vu passer son heure. Avec la sérénité de celui qui a occupé les plus hautes fonctions, aimerait-il convaincre ses interlocuteurs.

C'est vrai et c'est faux à la fois. On décrit souvent Nicolas Sarkozy comme un être simple, franc, presque primitif, en regard d'un Emmanuel Macron beaucoup plus duplice. Il y a pourtant de la complexité chez cet homme. Une dualité intérieure. Le plus souvent, il semble saisir avec philosophie les avanies de son existence publique. « C'est le cercle de la vie », médite-t-il auprès de Jacques Séguéla, chez qui il dîne au lendemain de sa défaite à l'élection présidentielle de 2012.

C'est avec la même sagesse presque socratique qu'il s'est préparé à son élimination de 2016, se sachant dépassé par une époque gourmande d'instantanés, de petits ramdams quotidiens, qu'il ne comprenait plus. Le 23 mai 2023, il prend avec un même détachement sa récente condamnation dans l'affaire Bismuth. « Le bonheur est dans les difficultés surmontées, pas dans les difficultés évitées », disserte-t-il. Son ami Frédéric Péchenard dit souvent de lui qu'il est « exceptionnel dans les moments difficiles ». Tous ceux qui le connaissent savent sa délicatesse et son élégance lorsque surviennent des drames personnels. Devant la mort, il sait toujours trouver les mots vrais, le ton juste.

Ce Sarkozy-là ne nourrit aucune amertume. Il goûte sa retraite, ce temps libre pour sa fille Giulia, qu'il emmène à l'école le matin, son heure de footing journalière, ses cinquante pages de lecture, ses rendez-vous littéraires avec les auteurs qu'il a lus et qu'il admire, Giuliano da Empoli, Clara Dupont-Monod, Joël Dicker, Karine Tuil, ou Michel Houellebecq, avec lequel il déjeune fréquemment. Ce Sarkozy-là n'aime rien tant que regarder une série chez lui, il a dévoré *The Killing*, *Yellowstone* ou *La Reine Cléopâtre* sur Netflix, en mangeant les pâtes préparées par son épouse Carla Bruni. « Oui, mon amour ? » répond-il au téléphone, même s'il y a du monde, une habitude de son ancienne vie. Le couple est sorti renforcé des années de bagarre politique. Ils affichent un amour intact.

Et pourtant, sous l'apparente plénitude brûle un feu. Une angoisse, diagnostiquent certains de ses amis. Une peur de décliner. Un besoin d'agir, de faire, de le faire savoir, d'être remarqué, d'influer. Un autre Sarkozy, celui des foucades d'avant, toujours là. Hyperactif. En voyage à New York, fin avril 2023, pour assister à un défilé de Carla Bruni, le 1er mai au Met, il trouve le moyen de rencontrer des distributeurs

d'alcool pour leur vendre le vin du Château d'Estoublon, qu'il produit au sein de la société qu'il a lancée avec Stéphane Courbit. Il déjeune également avec le marchand d'art Julien Paganetti, auprès duquel il s'informe des œuvres sur le marché. L'ancien président est devenu collectionneur.

À Paris, il est désormais l'homme aux mille missions. Consultant, juge de paix du capitalisme, avocat, surtout de lui-même, homme d'État en réserve de la République… Et riche. Depuis sa retraite, selon les calculs des policiers de l'affaire libyenne, entre 2013 et 2018, en année pleine, il a gagné en moyenne plus de 3 millions d'euros par an. Soit 250 000 euros par mois. Avant impôts bien sûr. Ses conférences, des exposés d'une heure grassement rémunérés, à la façon de Tony Blair ou de Barack Obama, ont assuré sa fortune. « Il livre sa vision du monde, pour ceux que ça intéresse. À Londres, devant des banquiers, je l'ai vu recycler un discours de campagne de 2007, on en a rigolé ensemble », sourit Rachida Dati, une de ses fidèles qui le connaît le mieux. Il arrive aussi à l'ancien chef d'État d'utiliser ses proximités d'avec plusieurs chefs d'État, en particulier l'Ivoirien Alassane Ouattara, le Rwandais Paul Kagame et l'émir du Qatar Tamim al-Thani, à des fins lucratives. Ou de se faire le conciliateur des querelles du CAC 40. Des prestations qu'il facture avec son cabinet d'avocats.

Ce Sarkozy-ci, friand de billets de 500 euros, qu'il continue d'utiliser malgré leur disparition progressive, se veut moins philosophe qu'impatient. Il s'agace d'un rien, qui généralement le concerne. « Impétueux », écrivait la journaliste Catherine Nay. « Anguleux », dit Nicolas Sarkozy de lui-même, tout en assurant, à rebours de toute évidence, que cette époque-là est révolue. Ce tempérament torrentueux d'hypersensible lui a toujours fait faire des erreurs. N'est-ce pas l'empressement de l'homme politique obsédé par sa campagne qui a entraîné

l'affaire Bygmalion ? N'est-ce pas encore ce besoin dévorant de tout maîtriser qui l'a poussé dans les dérives de l'affaire Bismuth ? Comme les personnages de Zola qu'il affectionne, tel Roubaud, dans *La Bête humaine*, allant chercher sous le plancher le magot secret qu'il avait juré de ne jamais toucher, Nicolas Sarkozy paraît souvent tiraillé entre ce qu'il aimerait incarner et son impulsion.

Chaque matin, il arrive à 8 heures rue de Miromesnil, dans l'exact surplomb de l'Élysée, dans des locaux mis à disposition par la République française. Une enfilade de pièces sombres, au premier étage d'un immeuble de bureau haussmannien sans grand charme. Pendant une heure, il rappelle tous les interlocuteurs à qui il n'a pu répondre la veille. Il parcourt *Le Figaro*, *L'Équipe*, la revue de presse préparée par ses équipes. Puis il enchaîne avec quatre ou cinq rendez-vous. Des ministres, d'anciens ministres, des députés, des sénateurs, des entrepreneurs, des communicants, des éditeurs, d'anciens collaborateurs.

Ses fidèles se sont dispersés, son parti d'hier n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été, mais tous continuent de défiler devant lui. Ils appellent cela « faire le chemin de Miromesnil ». Depuis son QG, encombré de photos de famille, et de lui en compagnie des leaders du monde, il attend le visiteur entouré de son chef de cabinet, le préfet Michel Gaudin, et de sa conseillère presse Véronique Waché. Le vieux préfet, condamné à dix mois de prison dans l'affaire des primes de cabinet en liquide, et la communicante sympathique… Ils profitent de sa gentillesse les jours de forme et savent essuyer sa mauvaise humeur, les jours d'engueulade. Les deux Sarkozy.

Alors, ses adieux à la politique, certains n'y croient pas. Il suffit d'observer le plaisir évident de Nicolas Sarkozy à la découverte de la foule venue à la dédicace de son nouveau livre, *Le Temps des combats*, le 22 août à La Baule (Loire-Atlantique),

pour constater que son rapport au public fonctionne toujours comme une drogue dure. Ce jour-là, il ne peut s'empêcher d'aller saluer longuement les admirateurs qui attendent derrière les barrières. « C'est gentil d'être venu » ; « Merci », savoure-t-il en serrant chaque main. « La politique, il n'y a que ça qui l'intéresse, c'est sa vie », assure Dati. « Moi je pense que les gens m'ont laissé tomber, moi j'aurais bien continué », reconnaît d'ailleurs Nicolas Sarkozy. En coulisses, au gré des circonstances, il s'est inventé un job de consolation sur mesure : celui de conseiller personnel. Il coache Emmanuel Macron. Tout les séparait pourtant, sauf la détestation commune de celui qui a occupé le poste entre eux.

Il a d'abord incité tous ses proches, Gérald Darmanin en tête, à le rejoindre. Puis les deux présidents se sont réellement trouvés fin 2018, au moment de la crise des Gilets jaunes, quand l'Élysée a tremblé devant la rue. En retour de cette assistance, Macron l'a traité eu égard à son rang, sans jamais tenir compte de ses rendez-vous judiciaires difficiles et de ses condamnations infamantes. Des liens se sont tissés. À deux, puis à quatre, avec leurs deux épouses. Brigitte Macron, qui a parfois l'art d'en faire un peu trop, jure qu'elle a « toujours voté Sarkozy ». Il en a souri de plaisir. À ses côtés, Carla Bruni aborde le sujet que lui ne peut verbaliser. C'est elle, dès qu'elle peut, qui n'hésite pas à alerter Macron sur le sort judiciaire de son mari.

Emmanuel Macron a su s'y prendre en l'appelant les lendemains de garde à vue et de mises en examen. Ces choses-là ne s'oublient jamais. « Qu'est-ce que tu voulais que je fasse, ils ont été tellement gentils avec moi », a avoué, désarmant de sincérité, Nicolas Sarkozy à Olivier Marleix, l'actuel président du groupe Les Républicains (LR) à l'Assemblée nationale, la semaine du 11 avril 2022. L'ancien chef de l'État venait d'annoncer son ralliement à Emmanuel Macron, après

avoir refusé de soutenir Valérie Pécresse. Ce jour-là, Sarkozy se débattait sur son fauteuil, il imaginait tout haut comment LR pourraient former une coalition avec les macronistes avant de « prendre En Marche, car il n'y a personne là-dedans », et remporter la présidentielle de 2027. Olivier Marleix se souvient avoir alors pensé au film *La Folie des grandeurs*, lorsque le personnage de Louis de Funès, réduit en esclavage et pris de folie, élucubre un complot pour reprendre le pouvoir : « Le roi répudie la reine, la vieille épouse le perroquet, César devient roi, je l'épouse et me voilà reine. »

Jamais Nicolas Sarkozy ne flanche, mais ses proches le sentent atteint par le tourbillon des affaires judiciaires. Comme une pyramide de Ponzi qui lentement s'écroulerait, Nicolas Sarkozy se retrouve peu à peu rattrapé par les excès de ses années politiques. Son procès en appel dans l'affaire Bygmalion l'attend à partir du 8 novembre 2023. Audience risquée tant la comptabilité de sa campagne présidentielle de 2012 est limpide : plus de 40 millions d'euros ont été réellement dépensés pour une élection plafonnée à 22 millions. Devant les tribunaux, le parrain de la droite a aussi devant lui la manche la plus incertaine, l'affaire libyenne. « Le procès de la décennie », dit-on au PNF. L'audience devrait durer du 6 janvier au 10 avril 2025. Pour lui, aux côtés de Claude Guéant, de Ziad Takieddine, d'Alexandre Djouhri, et d'une floppée d'intermédiaires, une perspective à très hauts risques. Il sera question de valises, d'argent sale, et de cadavres. De son côté, il promet une défense totale puisque le dossier qui l'accuse est selon lui « vide ». « Je me bats avec la force de celui qui est innocent, insiste-t-il. Dans n'importe quelle démocratie, on dirait au minimum qu'il y a un doute, ça profite à l'accusé. Il n'y a pas de preuve de l'argent tout court ! »

Le procès d'une vie. Avec à la clé la perspective d'une sortie définitive… ou pas. « Ne vous y trompez pas, prévient

Rachida Dati. Même quand il aura 120 ans, s'il lui reste une dent et un cheveu, s'il voit un espace pour revenir, il reviendra. » Son ami et avocat Thierry Herzog a une formule voisine quand il parle de lui, toujours avec affection : « Sarkozy, il n'est pas comme nous. » Une façon d'expliquer à la fois une forme de capacité de résistance, mais aussi, chez lui, une puissance dans le déni, forçant le réel. Et une volonté d'en découdre. Dans l'adversité. Toujours.

PREMIÈRE PARTIE

La politique

Véronique et Michel

Il a d'abord dit non. Deux heures durant, Véronique Waché, sa conseillère en communication, et Michel Gaudin, l'ancien directeur général de la police nationale et préfet de police de Paris, son directeur de cabinet, ont résumé en une phrase, avec courtoisie et tact, les raisons de ce refus. « Il ne voit personne. » Rien ne résonnait plus faux dans ces locaux de la rue de Miromesnil, où tout le monde défile, mais il y avait pourtant du vrai dans ce mensonge poli. S'il parle beaucoup, officiellement il ne dit rien. Nicolas Sarkozy, le « boss », comme l'appellent ses deux fidèles, ou « le parrain », comme le désigne Carla Bruni elle-même, est désormais un homme de l'ombre. Un invisible des coulisses. Une sorte d'oracle, ce personnage grec qui prédit l'avenir, et que tout guerrier qui prétend conduire ses troupes à la victoire se doit de venir consulter. Toute la droite défile dans ce bureau encombré de bibelots et tapissé de photos de lui… Des ministres. Des députés. Des maires. Des curieux. Des impatients. Des ambitieux. Pas seulement à droite. Sa porte sera « toujours ouverte », dit-il, à celui qui sollicite un conseil politique. Même Alexis Kohler, le bras droit du président en exercice, a sonné à l'interphone doré de la rue de Miromesnil, puis a gravi les marches jusqu'à l'unique étage de l'immeuble sans plaque dans le hall d'entrée. L'étage du fantôme.

En revanche, un seul n'est jamais venu jusqu'ici, mais le prie régulièrement de faire chemin jusqu'à lui. Emmanuel Macron. Dans une relation aussi complexe qu'inédite, les deux présidents, que vingt-deux années séparent sur l'état civil, se sont rendus mutuellement indispensables. Même si Sarkozy jure que Macron « ne l'écoute pas », notamment sur le choix des personnes, il n'empêche qu'il le sollicite à haute dose. Et a fait de lui, au passage, une sorte de coach semi-officiel et de consultant personnel… Un rôle à sa mesure. Tirant des ficelles. Poussant ses pions sans témoin. Pouvant mélanger affaires et influence sans craindre de devoir s'en expliquer. Libre enfin, après quarante ans dans le chaudron de la politique de haut niveau, de pouvoir agir et vivre sans penser au qu'en-dira-t-on. « Le président Sarkozy a aujourd'hui une vie qui le satisfait, confie Véronique Waché. Il y a quelque chose dont il ne voulait plus, c'était l'éclairage permanent sur ce qu'il faisait. Cette liberté qu'il a maintenant de pouvoir mener sa vie comme il l'entend, c'est un luxe pour lui. »

Et puis finalement, il s'est ravisé. « Le président Sarkozy », comme l'appelle Véronique Waché au téléphone, a accepté une rencontre, puis une autre, pour ce livre sur sa « vie d'après ». Probablement pour plaider sa cause sur ses ennuis judiciaires qui l'empoisonnent à plein temps. Mais aussi pour décrire ce personnage singulier qu'il entend être désormais au sein – et un peu aux frais – de la République[1]… Son accueil est affable. L'heure matinale mais pas trop. Chemise blanche à ses initiales, col cassé sans cravate, barbe de trois jours, soignée, le teint hâlé, il s'installe à sa place, sur le canapé beige

1. En 2019, en frais de location de son appartement de travail de la rue de Miromesnil et la prise en charge de trois collaborateurs, Nicolas Sarkozy a coûté à la collectivité un montant de 827 891 euros, hors les dépenses de sécurité.

deux places qui fait face à deux fauteuils imposants. Michel Gaudin et Véronique Waché s'assoient, un peu en retrait derrière les visiteurs, et ne perdent rien de ses propos, même si, à force, ces deux-là connaissent par cœur son récit. C'est depuis ce canapé, inlassablement, que l'ancien président répète et répète à longueur d'entrevue la même « geste » sarkozienne. Ses fidèles « Véronique et Michel », aussi dévoués que le général Bertrand pour Napoléon à Sainte-Hélène, assistent silencieux à ces nombreux rendez-vous, uniques témoins, depuis le départ de l'Élysée, des soubresauts de cette vie d'après, marquée par les perquisitions, les procès et les surveillances policières…

« On a même écouté le téléphone de mon épouse, pendant six mois », soupire Michel Gaudin, l'air las et triste d'un *droopy*. Pour ce fils de boulanger né en 1948 dans la Nièvre, et devenu grand commis de l'État grâce à l'école de la République, cette fin de parcours a quelque chose d'un chemin de croix. Avec Véronique Waché, une brune dynamique à la poignée de main franche, ils ne semblent plus dupes de rien. Eux aussi, un jour, auront des souvenirs à écrire, un mémorial de ces années-là, témoins aux premières loges des efforts de leur « boss », d'abord lancé sur des chemins de traverse dans l'espoir d'un retour, puis sur ses activités entre deux eaux, à naviguer à vue entre un destin judiciaire et son business de *consulting* sur plusieurs continents. Ces deux spectateurs muets des procès sont aux premières loges de ce grand écart permanent entre cet ancien président encore reçu avec les honneurs à l'Élysée et dans des palais du monde entier, mais condamné sèchement par la justice française à l'issue d'audiences dantesques où sa défense comme son charme font long feu… Un premier constat à écouter ses deux fidèles : le Sarkozy qui a quitté la scène, un soir de novembre 2016, vaincu par Juppé, dont il ne pensait faire qu'une bouchée, et Fillon qu'il n'a

jamais pris au sérieux, a laissé la place à plusieurs Sarkozy dont les Français aujourd'hui ignorent à peu près tout.

« En général, quand on fait un livre sur moi, c'est plutôt mauvais », lance l'Ex d'entrée. Mis à part, corrige-t-il aussitôt, ceux de « Catherine[1] ». C'est-à-dire la journaliste Catherine Nay. Même si, nuance-t-il aussitôt, elle ne le voit que sous le prisme des sentiments et de ses relations aux femmes, sa mère d'abord, ses trois épouses ensuite… « Catherine est une grande écrivaine », admet-il, il peut donc bien lui pardonner ce prisme réducteur qu'il récuse et admet à la fois, tant son visage parle pour lui, à l'évocation de sa mère et de ses femmes… Il y a chez ce sentimental d'évidence un besoin d'aimer et donc de séduire et d'être aimé en retour. Donc de convaincre. C'est ce qui a fait de lui le sixième président de la V^e^ République après plusieurs décennies de politique à haute dose. Cette vie d'avant, romanesque, sur fond de divorces et de remariages, affleure à chacune de ses phrases. Il cite les dates de sa rencontre avec Carla Bruni et de leur mariage comme il découperait les épisodes d'une série Netflix sur sa propre vie. Mais il tient à le marteler d'entrée comme une ligne jaune : « Aujourd'hui, je suis sorti de la vie politique. » Il insiste du regard et des mains. Ses yeux ont un air de supplique. Son corps confirme : « Il n'y a aucune ambiguïté. La vie politique, c'est d'être élu et d'avoir des responsabilités partisanes. Ça a été quarante ans de ma vie. Pour prendre une image, il est évident qu'on continue de parler de mes tableaux. J'ai peint pendant quarante ans, mes tableaux sont dans des expos, des musées, et on parle de mes tableaux, mais ce n'est pas pour ça que le peintre continue à peindre ! Je suis sorti de la vie politique active. J'en suis sorti deux fois… »

1. Catherine Nay a écrit sur lui *Un pouvoir nommé désir* (Grasset 2007) et *L'Impétueux. Tourments, tourmentes, crises et tempêtes* (Grasset 2012).

Une première fois « de peu », insiste-t-il à chaque fois qu'il évoque l'élection de 2012, et cette défaite face à François Hollande. Une seconde fois en novembre 2016, éliminé au premier tour de la primaire à droite. De la première défaite, il en parle avec irritation tant il honnit son successeur. Il évoque la seconde avec la tristesse supplémentaire d'avoir été mis dehors par sa propre famille. « Un an après être revenu, et avoir fait de LR la principale force politique… », précise-t-il dans un souffle blessé, l'amertume intacte. Il ne cache pas ses cicatrices, assure que les plaies sont aujourd'hui refermées même si, par moments, les expressions de son visage semblent démentir ses propos tant ces deux défaites lui semblent encore douloureuses. « Je sais depuis longtemps, à mon âge, que la vie est un long cheminement de difficultés et que le bonheur est dans les difficultés surmontées, pas dans les difficultés évitées, dit-il, mi-philosophe, mi-guerrier revenu de campagnes. J'ai beaucoup de chance, j'ai eu de grandes responsabilités. Je suis assez tolstoïen… », avance-t-il, citant à sa manière la dernière phrase de Dostoïevski dans *Crime et Châtiment* : Ainsi commença la renaissance, lente mais certaine[1].

Il a découpé chaque mot de cette citation de Dostoïevski, réaménagée par lui comme s'il était habité par le rôle. Impossible de ne pas le voir comme on assisterait au spectacle d'un acteur sur scène jouant son propre personnage tant lui-même, affichant un recul sur son parcours et son itinéraire politique,

1. La citation exacte est : « Mais ici commence une nouvelle histoire, histoire de la rénovation progressive d'un homme, histoire de sa régénération graduelle, de son passage pas à pas d'un univers dans un autre, de son initiation à une réalité nouvelle, jusque-là absolument inconnue. Cela pourra être le sujet d'un nouveau récit : celui-ci est terminé. » (Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, traduction, introduction, notes, bibliographie par Pierre Pascal, Paris, Éditions Garnier frères, 1971, p. 761.)

semble évoquer le Sarkozy qu'il a été à la 3e personne et au passé. Et tant le calme de sa voix semble contredit parfois par cette houle qui affleure chez lui, comme un fleuve de colère souterrain qui coulerait encore dans ses veines… Dompté certes. Mais toujours là. Pas loin. Une colère prête à tonner encore.

« La vie est une succession de renaissances, poursuit-il dans son long monologue sur le thème de sa résurrection. Dans ma vie j'ai souvent été obligé de renaître. J'ai connu beaucoup de bas et quelques hauts. Un autre mot important, la cohérence. On ne peut pas avoir de grands succès sans prendre le risque de grands échecs. » Le Sarkozy nouveau se serait donc réincarné après sa mort politique dans autre chose : « Je me suis retiré », répète-t-il à nouveau. Il admet que les gens viennent le voir. Que « le président » lui « parle ». Mais ce qu'il fait aujourd'hui, ce n'est « plus de la politique ».

Impossible de ne pas sourire tant son personnage semble imprégné de politique. Reste à s'entendre sur la définition du mot : « La politique c'est épique, pour moi. C'est en grand. La politique aujourd'hui, elle est en miniature… » Pas très sympathique pour les acteurs d'aujourd'hui. Mais les adversaires de son temps étaient d'une autre trempe que le personnel actuel. Il complète : « Je vous donne ma martingale : la politique, on la fait à 100 % ou on ne la fait pas. Pour moi la politique n'est pas un hobby. Je suis un professionnel. J'ai toujours fait les choses à fond. »

Nuance. Il ne fait donc plus de politique « comme avant ». Pied au plancher, ou plutôt concernant cet amateur de vélo, tête dans le guidon, dans l'optique de gravir le col suivant en pole position. Il faut donc pondérer son « je ne fais plus de politique » initial en un « je ne fais plus de politique comme avant ». D'autant qu'il admet que jusqu'à son « dernier

souffle », il comprendra « la politique même sans le vouloir ». « Quand je sors dans la rue il n'y a pas une fois où on ne me dit pas "revenez", "vous nous avez laissés tomber". Mais je n'ai jamais fait de politique en amateur. Si vous me dites : "Vous avez de l'influence" – oui, on peut avoir de l'influence sans faire de la politique. »

Donc le voilà, non plus en homme politique, mais en homme d'influence. La différence est importante mais pas si radicale. Qu'est-ce que faire de la politique si ce n'est influencer la vie de la cité ? Et puis même si le lecteur de Tolstoï/Dostoïevski, qui poursuit son récit avec des airs de vieux sage retiré des affaires, jure qu'il dit la vérité, son corps, une nouvelle fois, semble corriger ses propos. Bien sûr, la politique l'anime. Parler politique le fait vibrer. Peut-il jurer ici, dans ce bureau, à cet instant, qu'il ne reviendra jamais devant les suffrages des Français ? Après tout ce qu'il vient de dire, un simple non devrait s'imposer en réponse. Il marque une minuscule pause, les yeux plissés : « Manifester une certitude dans l'océan d'incertitudes qui est votre vie et la mienne a quelque chose de dramatiquement grotesque », dit-il, se refusant donc à toute réponse définitive. Rachida Dati, qui le connaît bien, le résume d'une formule qui fait écho à sa dernière réponse : « La politique, ne vous y trompez pas, il n'y a que ça qui l'amuse. Sarkozy il aura 120 ans, il ne lui restera qu'un cheveu, qu'une dent, s'il peut revenir, il tentera de revenir… »

La formule ne le fait pas sourire. Il se contente de hausser les épaules en disant tout le bien qu'il pense « de Rachida ». Mais le concernant, lui qui pourtant joue les oracles pour les autres, lui qui a prédit à Macron son absence de majorité aux dernières législatives, il ne peut parler que du présent… Tant d'ailleurs son avenir est illisible pour cause d'échéances judiciaires incertaines.

Pour l'heure, l'homme d'influence qu'il est devenu conseille, à sa demande, Emmanuel Macron. « Si on me demande d'aller représenter la France ou de donner un avis, je le donne », dit-il pour résumer ses relations avec le président. Pourrait-il, en échange, devenir Premier ministre, comme l'a suggéré un écho bienveillant de *L'Obs*, en ce printemps 2023 ? Il nie, cette fois-ci avec gourmandise : « Je serais un très mauvais Premier ministre ! Je n'ai jamais obéi aux consignes qu'on me donnait ! C'est une idée complètement folle, qui ne peut pas fonctionner. Ministre des Affaires étrangères encore moins. C'est ridicule. D'ailleurs l'une des clés de nos rapports, le président Macron et moi, c'est que je n'ai rien à demander et il n'a rien à me donner[1] ! » Un pieux mensonge. Macron peut tant pour lui. En lui confiant des missions diplomatiques, en lui faisant passer des messages, en l'invitant sans se cacher, son successeur le maintient en vie… Grâce à Macron il reste présent sur le bord de la scène. Monétisé. Même si ce rôle n'est pas toujours simple. « Il n'avait pas vu venir Macron », admet Véronique Waché. « Il ne le comprend pas toujours », ajoute Michel Gaudin, pour qui, « le fait que Macron ait parfois du mal à trancher le déstabilise. Comme le fait qu'il dise au dernier qui a parlé qu'il a raison ». Une relation équivoque, même en coulisses…

Pour l'heure, son influence consiste à pousser ses poulains ou à barrer ceux qui lui ont manqué. Avec constance, avant la présidentielle de 2022, il s'est employé à torpiller la candidature de Valérie Pécresse. Il l'a longtemps nié, mais personne à droite n'a été dupe de son absence au meeting du Zénith et il s'est attiré des sifflets dans un des derniers rassemblements LR. Du jamais vu pour lui depuis les pires heures de 1995 quand, contre Chirac, il avait choisi Balladur, le mauvais cheval. Aujourd'hui, au vu du score de la candidate de sa famille

1. Conversation avec les auteurs, 23 mai 2023.

en mai 2022, il assume son choix, persuadé que les Français lui ont finalement donné raison. Macron en tout cas, avec 27 % au premier tour, devant Marine Le Pen à 23 % et Mélenchon à 21 %, peut se féliciter du score de la candidate LR à 4,8 %. Six mois avant, l'Élysée redoutait un autre candidat LR, Xavier Bertrand, plus susceptible de mordre sur l'électorat centriste du président sortant. Avant de saboter Pécresse, le parrain de la droite et ses proches s'étaient employés, malgré les efforts de Xavier Bertrand auprès de la rue de Miromesnil, à torpiller la candidature de ce dernier. Magistral coup double en faveur de Macron… qui a légitimement pu se sentir en dette. Irait-il en retour jusqu'à user de sa grâce présidentielle en cas de condamnation judiciaire définitive envers son prédécesseur ? Même si l'idée semble un peu folle, nombreux sont ceux, dans l'entourage de Sarkozy, qui l'espèrent. Carla Bruni en tête…

Quoi qu'il en soit, la déconfiture de son ancienne famille politique, à laquelle il a contribué, lui a fait perdre des points chez ce qu'il reste de la droite. Les jeunes parlementaires ne le calculent plus guère. Lui qui se vantait de pouvoir apporter une trentaine de députés au lendemain de la réélection de Macron, dans le but de bâtir une majorité de gouvernement, avec lui à sa tête, ne s'est retrouvé qu'avec deux malheureux députés derrière lui. Une troisième défaite. Cachée celle-là. Au moment où il pouvait être en position de force auprès du président réélu mais sans majorité, Sarkozy s'est retrouvé sans troupe. Un roi sans vassaux et sans équipages. Nu. Son ancien trésorier Éric Woerth, mis en examen lui aussi dans l'affaire libyenne, a bien franchi le Rubicon, quittant LR pour rejoindre Macron, mais sans hériter de la moindre place dans l'équipe Borne. Une solitude de renégat. La maison Sarkozy est vide. Il ne reste que lui, uniquement pieds et poings liés au bon vouloir d'un autre président. Puissant encore, mais uniquement dans l'ombre. Celle du grand parrain…

Emmanuel

Une sorte de jeu de la vérité. La scène a lieu à l'Élysée, lors d'une de ces discussions décontractées que tiennent les deux présidents depuis 2017. Sauf déjeuner ou dîner avec leurs épouses, ils ne se voient qu'en tête à tête. Sans témoin. Une seule règle : c'est toujours Macron qui appelle et invite. Ce jour-là, la conversation roule sur l'après-politique. « Est-ce que je dois écrire un livre ? » questionne l'actuel président. Nicolas Sarkozy le chicane gentiment, fort des 200 000 exemplaires écoulés de son *Temps des tempêtes* : « On s'en fout, ce n'est pas la question de faire un livre, mais de faire un bon livre. » S'ensuit un court dialogue. « C'est quoi un bon livre ? » interroge le chef de l'État. « C'est un livre où on donne tout », avance Sarkozy. « C'est quoi donner tout ? » « C'est le chaud, pas le froid ou le tiède. » « C'est quoi le chaud ? » « Bon, écoutez. » Et le fondateur des Républicains de se lancer dans un incipit improvisé : « Moi je commencerais comme ça : quand Brigitte est entrée dans la classe, je n'ai pas vu qu'elle avait deux enfants, je n'ai pas vu qu'elle avait vingt-cinq ans de plus que moi. Je n'ai pas vu que c'était ma prof. Vous savez quoi ? J'ai vu l'amour. Et trente ans après, quand elle entre dans la pièce, je vois toujours l'amour. Ça, c'est un livre. » Sous couvert de conseil amical, Nicolas Sarkozy vient d'envoyer à son successeur

un message très politique : il n'intéressera les gens que s'il consent à livrer une partie de ses secrets intimes. S'il ressemble un peu plus à Sarko et un peu moins à Macron, en somme. Le dialogue témoigne aussi de la grande complicité entre les deux présidents. Et de leur grande distance aussi. Pour Sarkozy, Macron, l'individu comme le politique, reste une énigme. Et, par conséquent, un sujet de perpétuelle interrogation…

Les deux hommes, dans le secret de leurs face-à-face, entretiennent une amitié ambivalente. Comme l'effet canard-lapin, du nom de ce dessin d'un auteur allemand inconnu, qui montre un canard le bec entrouvert, avant que l'œil entraîné ne réalise qu'il peut aussi s'agir d'un lapin aux oreilles dressées, l'interprétation dépend d'où on choisit de placer le regard.

À écouter l'un et l'autre, l'estime réciproque se situerait au plus haut. « Il est vraiment sympa, vraiment intelligent. On s'est vus assez souvent et petit à petit s'est nouée une sympathie. Je crois qu'il a de l'amitié pour moi, j'en ai pour lui », détaille Nicolas Sarkozy dans ses bureaux de la rue de Miromesnil[1]. « Ton ami a des fulgurances », glisse, épaté, Emmanuel Macron à Gérald Darmanin, après qu'une de ses nombreuses prophéties politiques s'est réalisée.

Tous les deux à trois mois, les deux présidents déjeunent ou dînent ensemble à l'Élysée, avec leurs épouses dans ce dernier cas. « Qu'en pensez-vous ? » commence par questionner l'actuel chef de l'État. L'Ex apprécie ce traitement de faveur qui le met en valeur. Dès novembre 2017, Carla Bruni avait trouvé une comparaison pour décrire le rôle de son mari. « Le nouveau gouvernement et le nouveau président sont proches de mon mari, ils lui demandent des conseils comme on le fait à des parrains », expliquait

1. Conversation avec les auteurs du 23 mai 2023.

la chanteuse au quotidien italien de centre droit *Corriere della Serra*. Durant ces rendez-vous, le titulaire du poste consulte son prédécesseur avec révérence, comme un jeune *Jedi* recevant la visite de maître Yoda. « Qu'est-ce qu'on fait ? » lui demande-t-il souvent, une tournure lui permettant d'inclure symboliquement Sarkozy dans son processus décisionnel. Les dialogues de chacune de leurs rencontres pourraient nourrir une pièce de théâtre sur le modèle du film *Les Deux Papes*… Et s'ils étaient enregistrés, ils constitueraient une sorte de boîte noire de ces années Macron. Un trésor pour les historiens politiques, qui y découvriraient l'envers des nominations. « Si vous saviez, les noms qui circulent… », chuchotera parfois Nicolas Sarkozy en levant un sourcil devant ses visiteurs de Miromesnil, sans aller plus loin. Ces discussions entre deux présidents s'étirent dans la soirée, dans les vapeurs du whisky que boit le plus jeune, au point que l'Ex est régulièrement obligé de prendre congé à minuit, lui qui déteste se coucher tard et ne boit pas une goutte d'alcool. « Non, non, restez. J'aime bien quand on est ensemble », tente alors de le retenir l'insomniaque Emmanuel Macron.

Entre ces deux bêtes politiques, l'amitié n'allait pas de soi tant leurs différences sautent aux yeux. Sarkozy a besogné des années afin de gravir une à une toutes les marches avant d'atteindre l'Élysée. Macron a été élu à sa première tentative. L'un est énarque, l'autre pas. Sans parler de leur bord politique… Entre eux, la défiance a précédé l'entente. Leur premier contact date du 7 juillet 2016. Emmanuel Macron croise l'ancien président lors de l'hommage rendu à Michel Rocard aux Invalides. Les deux hommes ne se sont jamais parlé, hormis quelques saluts lors de cérémonies officielles. Le ministre de l'Économie glisse ces quelques mots à celui qui est encore le président de LR : « Je sais qu'un de vos